

La violence comme expression du mal-être à l'adolescence

François Marty

DANS **ADOLESCENCE** 2009/4 T. 27 n°4 , PAGES 1007 À 1017
ÉDITIONS **ÉDITIONS GREUPP**

ISSN 0751-7696

ISBN 9782847951677

DOI 10.3917/ado.070.1007

Date de mise en ligne : 01/01/2010

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-adolescence-2009-4-page-1007?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions GREUPP.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LA VIOLENCE COMME EXPRESSION DU MAL-ÊTRE À L'ADOLESCENCE

FRANÇOIS MARTY

*De l'épopée adolescente où l'innocence est une douce pente
Pente qui nous mène tout droit vers les débuts de la tourmente
 Qui au fil du temps, va en grandissant
 Vers un futur, vers un avenir mirobolant
Lent, lentement suivant les dessins ou les plans
 Qu'avec acharnement, partant d'un bon sentiment
 Ont tenté de tracer mes aînés, mes parents
De leurs passés, de leurs désirs, je n'ai pu être exempt
Donc me voilà dans un monde peuplé de têtes sceptiques
 Me voilà catapulté dans la mare comme une brique
La multitude de ces visages cramoisis par la méfiance
 Quand j'y pense.
Plus rien ne va, NTM, 1993.*

La violence à l'adolescence, plus rarement agie qu'on ne le prétend, est fréquemment agissante. Souvent transitoire, elle s'annonce comme un moment nécessaire pour que se passe ce cap. Mais lorsqu'elle désobjective, elle peut générer le recours à l'acte comme mode de défense par projection sur l'objet externe de la violence interne impossible à métaboliser. C'est dans ce type de situation que l'on observe notamment la violence parricide et, dans un nombre très limité de cas, son agissement meurtrier. Ce qui alimente cette violence, qu'elle demeure interne et silencieuse ou qu'elle s'exprime de façon bruyante et agie, ce sont les sentiments de persécution. Ils sont à l'origine de ce que nous appelons « la

Adolescence, 2009, 27, 4, 1007-1017.

paranoïa ordinaire de l'adolescent » – paranoïa qui signale l'engagement du conflit œdipien pubertaire – et participent en outre à la paranoïa pathologique que l'on voit se développer à l'âge adulte.

LA PARANOÏA ORDINAIRE DE L'ADOLESCENT

La fragilité narcissique propre au vécu pubertaire renforce la paranoïa ordinaire de l'adolescent¹ que l'on rencontre dans les fantasmes œdipiens pubertaires, et qui pousse aux crimes incestueux et parricides – bien qu'elle ne soit pas précisément à l'origine du meurtre. Le fantasme d'inceste pubertaire recrée les conditions d'une séduction traumatique, semblable à celle de l'enfance, mais en y introduisant le risque de sa réalisation dans une dimension sexuelle adulte, pour le sujet comme pour sa victime. La violence traduit alors souvent la peur émanant d'une situation relationnelle de grande proximité avec l'objet incestueux, le risque que fait courir ce rapproché avec l'objet étant que l'inceste se produise. C'est ainsi que l'on observe parfois des tentatives de fuite, des fugues, à un moment où cette proximité se fait trop menaçante. La fuite devient le seul recours possible pour éviter un autre type d'agir, criminel ou incestueux, cette issue de secours pouvant parfois ouvrir sur une élaboration ultérieure. Nous avons déjà décrit les stratégies défensives (Marty, 1997b) auxquelles a recours l'adolescent pour lutter contre le risque de la réalisation de l'inceste : le sonore (bruits, mais aussi musique adolescente, jouée ou écoutée) remplit les fonctions d'enveloppe protectrice, de marquage d'un espace réservé ; il participe à la coupure œdipienne infantile (détachement des objets œdipiens infantiles) en tenant à distance les objets parentaux.

L'élaboration sonore de la violence pubertaire, violence particulièrement remarquable dans la mue de la voix du garçon (Marty, 1996), participe du concert narcissique qui a pour but de permettre à l'adolescent d'approprier sa nouvelle puissance plutôt que de s'en sentir victime. Cette élaboration porte alors non plus sur le rapport aux objets œdipiens infantiles mais sur les modifications que subit le corps d'enfance se généralisant.

1. Nous avons développé ce point dans « À propos du parricide et du matricide à l'adolescence » (Marty, 1997a).

Face à la menace d'effondrement narcissique, le fait de se vivre comme victime peut constituer un étayage, une façon de construire l'objet (externe) à défaut de pouvoir l'intérioriser. L'expulsion du mauvais à l'extérieur de soi, tout comme l'identification à l'agresseur, doivent être retenues comme mécanismes primitifs de la constitution du Moi, mécanismes de défense contre tout affect de menace. La violence traduit l'impossibilité de maîtriser l'angoisse qui surgit dans ce mouvement de construction du Moi, l'acte apparaissant comme un recours pour tenter de maîtriser cette angoisse, du moins la suturer ou l'évacuer.

La violence de la poussée libidinale pubertaire (pulsions génitales) crée ainsi les conditions d'une paranoïa adolescente. Le sentiment de persécution éprouvé par l'adolescent provient de deux sources différentes qui se renforcent l'une l'autre, contribuant à nourrir la violence de l'adolescent. La première source est celle de l'effraction traumatique pubertaire, le corps pubère étant vécu comme objet étranger attaquant de l'extérieur l'intégrité narcissique du sujet. La seconde est à situer du côté des objets externes, sur lesquels l'adolescent s'appuie pour rejouer le conflit œdipien au moment de la puberté – les objets parentaux avec lesquels l'adolescent noue ce conflit et vit la problématique incestueuse et parricide ayant été intériorisés dans l'enfance. Cette problématique se développe dans une perspective de rapprochement incestueux avec le parent de l'autre sexe et d'élimination du parent rival, rival vécu comme obstacle à ce rapprochement incestueux. La haine parricide projetée sur l'autre revient au sujet sous la forme inversée d'une persécution. Les fantasmes pubertaires favorisent l'expression de cette haine pour l'autre, avec le risque d'une mise en acte de la violence parricide.

Si le sentiment de persécution s'installe chez l'adolescent, avec la conviction que c'est l'autre qui lui en veut, la haine, sentiment d'abord nécessaire à la constitution d'un espace psychique, devient un potentiel de destructivité, la paranoïa organisant le monde psychique de l'adolescent sur un mode où tout est inversé, l'extérieur lui paraissant responsable de ce qui se vit à l'intérieur de soi. C'est ce qui est mis en scène dans une scène du film de Mathieu Kassowitz², *La haine*, lorsque le héros se

2. *La haine*, Film de Mathieu Kassowitz, 1995.

regarde dans un miroir en se faisant une tête de méchant. En mimant la haine, il finit par se persuader de l'éprouver, et l'éprouvant, il se sent légitime à haïr. La relation à l'autre se vit ainsi pour lui sur le mode de la paranoïa ordinaire de l'adolescent.

Nous avons dit « paranoïa adolescente » et même « paranoïa ordinaire » à l'adolescence. Or, le terme paranoïa n'est pas anodin en psychanalyse ; il n'est pas neutre et ne désigne pas seulement un mécanisme de projection. Ce qui s'y entend aussi, depuis l'interprétation que Freud en a fait³, c'est la question de l'homosexualité. En effet, c'est pour lutter contre l'homosexualité latente que se développent le sentiment de la persécution et son renversement : ce n'est pas moi, c'est l'autre. Cette protection contre l'homosexualité (et la passivité) innocente le sujet de cet éprouvé inélaborable, mais le prive de la possession de ses propres ressentis ; sa position subjective vacille sur le déni de cette homosexualité d'origine inconsciente.

À la fin du conflit œdipien infantile, l'enfant refoule les motions hostiles à l'encontre du parent rival, au bénéfice d'une identification à ce même parent. La mise en latence de ce conflit permet à l'enfant de consolider les défenses du Moi en s'appuyant sur le parent homosexuel. Ce « compagnonnage homosexuel » donne à l'enfant une assise narcissique d'autant plus forte qu'il fait alliance avec celui qui, hier encore, était son pire ennemi, haï et secrètement aimé, face auquel il savait qu'il n'avait aucune chance de triompher. Cette alliance lui donne le temps et les moyens, par identification au modèle du héros, de devenir à son tour ce personnage à qui il aurait tant aimé ravir la puissance phallique (celle du père, pour ce qui concerne le garçon) ou le pouvoir de séduction (celle de la mère, pour ce qui concerne la fille).

Au moment de l'entrée en puberté, cet étayage homosexuel est mis à mal, la perspective du conflit réapparaît. Mieux préparé cette fois, l'adolescent est poussé malgré lui, par la reviviscence des fantasmes œdipiens de l'enfance, vers une transformation de ses investissements pulsionnels ; il accomplit un trajet qui le mène de la relecture des fantasmes œdipiens de l'enfance (reviviscence des fantasmes œdipiens

3. À propos du mécanisme de la paranoïa et de la projection à l'extérieur, cf. Freud, 1910, p. 285.

infantiles, relus à la lumière de la génitalisation du corps), à la réécriture d'une sexualité génitale (réécriture des théories sexuelles infantiles à laquelle donne lieu – et sens – la génitalisation du corps). L'objet incestueux lui fait signe, l'adolescent percevant la dimension sexuée des parents, notamment celui de l'autre sexe (la femme derrière la mère, ou l'homme derrière le père) et cette nouveauté le confronte à l'obstacle du rival.

L'adolescence pourrait alors apparaître comme une opportunité, une occasion de revanche sur le fiasco de l'épisode amoureux de l'enfance si, précisément, il n'était pas nécessaire à l'adolescent de se déprendre à nouveau, comme dans l'enfance, d'un objet dont le choix, parce qu'incestueux, s'avère inadéquat. Ce trajet de l'adolescence conduira à la quête d'un autre objet compatible avec la donne génitale et le maintien d'une barrière contre la tentation de l'inceste, étape de la réinvention d'une sexualité génitale dans l'investissement de l'objet complémentaire (Gutton, Birraux, 1982) qui, pour être étranger, n'en tient pas moins quelques traits (secrets) de l'objet incestueux. Cette réinvention est une véritable création : celle d'une sexualité singulière à chaque adolescent dont le parcours se dessine à travers les voies de passage qui le mènent vers une sexualité investissant d'autres objets que ceux de l'infantile.

Mais revenons à « la paranoïa ordinaire de l'adolescent », à l'investissement homosexuel du parent rival, à la violence et au mal-être dont ils témoignent dans toute adolescence ordinaire. L'événement pubertaire précipite l'adolescent vers les objets parentaux dont il sexualise l'investissement. Au cours de la latence, l'investissement sexualisé des objets parentaux est au plus bas, les pulsions étant inhibées quant au but. Avec l'événement pubertaire, la libido génitale investit les objets œdipiens, brisant la trêve de la latence. Si l'investissement sexuel du parent rival se pérennise, c'est dans l'espoir d'éviter la confrontation avec la problématique de la castration. En maintenant l'amour pour le rival, l'adolescent cherche à maintenir l'étayage narcissique de la latence. Mais, du coup, il évite la confrontation œdipienne pubertaire occasionnée par la génitalisation du corps. L'investissement homosexuel à l'adolescence prolonge en le sexualisant l'amour pour le parent rival. Cet investissement peut être un mouvement transitoire, prémisses de l'entrée dans la paranoïa ordinaire de l'adolescent dont l'instauration traduira l'entrée dans le

conflit œdipien pubertaire. Mais il peut aussi annoncer une fixation plus importante où se révèle alors un refus de ce conflit et qui engage l'adolescent dans une voie narcissique. Ces « impasses narcissiques » qui se produisent après le franchissement du seuil pubertaire, traduisent la difficulté que rencontre l'adolescent dans la recherche d'une issue au conflit œdipien pubertaire, et peuvent annoncer un engagement dans une solution homosexuelle (non transitoire).

Le choix homosexuel constitue une régression narcissique, un refuge contre la menace de la castration. L'inversion du choix de l'objet (l'*homos* à la place de l'*heteros*), s'accompagne d'une inversion du sens de l'investissement objectal (régression à la pré-génitalité, plutôt que progression vers l'objet œdipien, puis complémentaire). L'homosexualité apparaît dans ce cas comme une solution narcissique, l'adolescent recherchant dans l'objet les qualités maternelles : l'autre sera cette mère qui l'a aimé. Cet autre peut être aussi un double narcissique, pour qui l'adolescent devient la mère aimante qu'il a eue pour lui-même, ou qu'il n'a pas eue et tente de faire exister. L'adolescent procède alors à un travail de réparation de l'objet maternel (cicatrisation psychique de sa carence). En s'identifiant à elle, il la garde en lui pour toujours.

La fixation narcissique dans l'homosexualité peut s'entendre ainsi comme étant liée à un excès dans l'investissement narcissique précoce de l'enfant par la mère : excès par séduction ne permettant pas à l'enfant de désinvestir l'objet incestueux maternel, excès par carence, dans la mesure où la mère n'ayant pas été « suffisamment bonne », l'adolescent cherche à la réparer en occupant sa place de mère aimante pour un autre, double de lui-même.

Dans ce registre narcissique, l'homosexualité a pour fonction de protéger l'adolescent du risque du manque. Elle instaure la permanence d'une complétude qui reproduit le lien avec l'objet maternel non manquant. L'importance n'est pas la qualité subjective de l'objet mais sa fonction de complétude narcissique qui, recherchée et maintenue, barre l'accès à la dimension de la complémentarité. L'interchangeabilité de l'objet s'allie à l'addictivité, du moins aux relations de dépendance, l'essentiel n'étant pas dans la rencontre avec l'autre mais dans l'assurance que le sujet ne manquera jamais de la présence d'un autre. Dans ces

problématiques régressives, l'objet doit assumer la fonction d'une réassurance narcissique. Cette fonction, qui ne peut pas être intériorisée par l'adolescent engagé sur cette voie, nécessite la répétition de l'expérience de réassurance, conduisant parfois à des rencontres où l'objet acquiert la valeur d'un soutien fétichique.

LA PARANOÏA PROPREMENT DITE

Lorsqu'il est vécu comme menace de passivation et de féminisation par l'adolescent, l'investissement homosexuel est dénié, la tendance homosexuelle n'est pas refoulée mais scindée en courant tendre et courant sensuel, alors que la réunion habituelle de ces courants permet le choix d'objet (hétéro) sexuel au moment de l'adolescence. Ce clivage permet d'utiliser le courant sensuel comme moteur de la projection. C'est l'autre qui me veut quelque chose, ce n'est pas moi.

La violence de cet éprouvé paranoïaque est à l'image de la force de l'investissement homosexuel. C'est parce qu'il y a levée de l'inhibition quant au but des pulsions génitales au moment de l'adolescence que la menace d'être pris comme objet sexuel du parent « homosexuel » est particulièrement sensible. La persécution paranoïaque apparaît comme protection contre la menace d'une réalisation du fantasme homosexuel inconscient. Si, tout à l'heure, nous avons évoqué la paranoïa ordinaire de l'adolescent et sa violence comme pouvant être liées au risque d'un rapproché incestueux avec l'objet parental dans la problématique œdipienne pubertaire, nous considérons maintenant le fantasme de l'adolescent comme ce qui lui fait craindre d'être pris pour l'objet du désir du parent du même sexe que lui. Ce retournement, typiquement paranoïaque, constitue une autre figure de la paranoïa adolescente.

Nous sommes donc amenés à distinguer la paranoïa ordinaire de l'adolescent (signe de l'entrée dans le conflit œdipien pubertaire) de la paranoïa proprement dite qui, elle, révèle un investissement homosexuel inconscient pouvant être à l'origine, de par la défense que suscite un tel investissement homosexuel, d'une authentique paranoïa à l'âge adulte. La paranoïa ordinaire est transitoire et traduit la haine qu'éprouve l'adolescent pour le parent rival au moment où il investit érotiquement le

parent incestueux dans l'Œdipe pubertaire. La paranoïa proprement dite traduit, au contraire, une fixation de l'investissement homosexuel entravant le choix d'objet incestueux. Si l'on trouve, à l'adolescence, des états transitoires d'investissement homosexuel c'est, le plus souvent, en guise d'étayage narcissique et en préalable à des investissements hétérosexuels. En revanche, la fixation homosexuelle, en tant que refus du conflit œdipien pubertaire, engage l'adolescent dans des problématiques authentiquement homosexuelles ou paranoïaques proprement dites.

Le meurtre symbolique du père

La paranoïa ordinaire de l'adolescent témoigne de l'intensité de la conflictualité psychique qui est à l'œuvre dans l'Œdipe pubertaire. L'état d'urgence, suscité par cette guerre psychique pubertaire, réactive les mécanismes de défense déjà mis en place, notamment à l'occasion de l'irruption de la sexualité dans l'enfance et du refoulement qu'elle occasionne. Mais le pubertaire confronte l'adolescent à une attaque nouvelle, inédite, grandeur nature, face à laquelle les stratégies antérieures de défense sont partiellement inopérantes. Dans ce contexte de violence psychique (tuer ou être tué), l'opération symbolique du meurtre du père contribue de façon décisive à la structuration psychique de l'adolescent. La confrontation avec les parents conduit l'adolescent à projeter sur eux la violence de ses éprouvés, temps de paranoïa ordinaire, condition nécessaire pour qu'ensuite ces vœux de mort soient refoulés, le désir de meurtre s'intériorisant pour se transformer en conflit psychique. Le meurtre symbolique du père est l'une des marches à gravir pour sortir du mal-être adolescent (ou pour atteindre un mieux-être), cette opération symbolique contribuant à la pacification de la violence de l'adolescence.

Influences

Avant de conclure, nous évoquerons le rôle de l'objet dans la violence, vécue parfois sur le mode d'un véritable syndrome d'influence, et celui de l'environnement qui, lorsque la violence se manifeste, échoue à la contenir, voire la renforce.

À l'adolescence, l'objet est vécu comme exerçant une influence sur

le sujet. L'adolescent doit se défendre contre son emprise dont il se sent victime. Ces relations d'emprise sont souvent à l'origine des mouvements de violence, comme si l'adolescent cherchait à se dégager de cette relation. L'adolescent lutte contre le sentiment d'être manipulé par l'autre, comme il sent son propre corps manipulé par la puberté. Son attitude ressemble à celle des sujets soumis au syndrome d'influence. Dans cette pathologie, les idées ou pensées semblent répétées en écho ou devancées, les actes commandés. Le malade éprouve de violentes impressions d'emprise, d'envoûtement, comme si ça parlait à l'intérieur de lui, dans le ventre, dans sa gorge. « Le sujet se sent pour ainsi dire tout à la fois dédoublé et doublé par un Autre qui redouble par son action extérieure (influence) et son action intérieure (possession) le pouvoir qu'il exerce sur sa chose, cette chose qu'est devenu le sujet en devenant l'objet de cette contrainte ou de cet asservissement » (Ey, Bernard, Brisset, 1989). Ces idées délirantes procèdent de mécanismes projectifs par lesquels le sujet se libère d'affects douloureux en les projetant sur l'autre. Dès lors, ils deviennent les affects de l'autre. Si ce syndrome n'apparaît que dans des cas pathologiques rares à l'adolescence, le schéma qui organise ce sentiment d'être le jouet de l'autre, voire la peur de devenir fou, de ne plus contrôler ses pensées, est en revanche beaucoup plus fréquent et banal au moment de l'entrée en puberté. L'emprise physiologique de la puberté semble se transmettre à l'espace psychique, comme si ce qui ne pouvait se contrôler physiquement s'étendait à la vie psychique.

Si la haine permet de maintenir un lien à l'objet dans une sorte de passion négative, la violence fait courir le risque d'une perte du lien (auto-érotique ou narcissique) à l'objet subjectal. L'influence de l'objet (persécuteur) est ici dépersonnalisante, comme on peut l'observer dans les dysmorphophobies sévères. Dans ces cas, le sujet se sent déformé par des actions qui l'atteignent et échappent à son contrôle. Le corps s'étire, s'élargit, sans tenir compte des proportions habituelles qui fondent l'harmonie du corps de l'enfance. Cette influence maléfique qui se joue ainsi du sujet peut en paralyser l'action, créer ou révéler des phobies diverses. L'évolution phobique peut d'ailleurs œuvrer à cette organisation défensive contre les transformations de son propre corps, la phobie venant au secours du narcissisme en quelque sorte. Elle peut être également au

service de l'investissement de l'autre sexe, dans ses formations réactionnelles, dans ce que l'on nomme parfois « l'homophobie », par opposition à « l'homophilie ».

Le rôle de l'environnement

L'élaboration psychique de la violence qui fait irruption au moment de la puberté est d'abord liée à la capacité du sujet de surmonter cette épreuve et ses éprouvés possiblement dépersonnalisants. Cette capacité dépend elle-même des aléas de l'histoire du sujet, de la fragilité ou de la solidité de ses assises narcissiques⁴. Mais cette élaboration de la violence pubertaire implique également la capacité de l'environnement à supporter les attaques destructrices des adolescents (Winnicott, 1968) et à leur offrir un contenant qui leur donne les repères pour survivre à leur propre agressivité. Les parents doivent à leur tour ne pas succomber aux attaques destructrices des adolescents pour que ces derniers puissent surmonter la culpabilité qu'entraîne leur propre énergie destructrice.

La puberté peut se penser comme source d'excitation interne, les processus de liaison avec l'environnement constituant des points d'appui au travail d'intériorisation des conflits avec les objets externes. Le travail de liaison psychique permet de transformer l'énergie pulsionnelle en conflits représentables.

Notre questionnement nous a conduit à envisager la violence comme le témoignage *du* mal-être à l'adolescence et non pas seulement comme l'expression *d'un* mal-être : violence et mal-être qui se donnent soit comme passage vers un devenir adulte, soit comme impasse conduisant, dans une tentative de mettre fin à ce mal-être, à l'anéantissement. C'est dans ce dernier cas que se mettent en acte les problématiques suicidaires que l'on rencontre à l'adolescence.

La perspective menaçante et cruelle de la vie est une étape sur le chemin du devenir. L'adolescent devra dépasser ce vécu paranoïaque de

4. C'est la trame narcissique, pour reprendre l'expression de Ph. Jeammet (1991), qui est distendue par l'effraction traumatique du pubertaire. C'est donc aussi de la qualité de ce tramage que dépend, en partie, l'issue du conflit pubertaire.

l'existence (ce que nous avons appelé « la paranoïa ordinaire de l'adolescent ») pour accéder à la conception évolutive et adaptative de la vie. La violence, parce qu'elle est liée à la vie, n'a pas pour finalité de la supprimer ; elle s'inscrit dans un processus d'évolution.

BIBLIOGRAPHIE

- EY H., BERNARD P., BRISSET C. (1989). *Manuel de Psychiatrie*. Paris : Masson.
- FREUD S. (1910). Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoïdes). In : *OCP, T. X*. Paris : PUF, 1993, pp. 225-304.
- GUTTON PH., BIRRAUX A. (1982). Ils virent qu'ils étaient nus : différence et complémentarité des sexes à l'adolescence. *Psychanalyse à l'Université*, 7 : 671-679.
- JEAMMET PH. (1991). Note sur les processus de pensée et la relation d'objet. *Adolescence*, 17 : 83-90.
- MARTY F. (1996). Le travail de la mue. *Adolescence*, 14 : 169-190.
- MARTY F. (1997a). À propos du parricide et du matricide à l'adolescence. In : F. Marty (Éds.), *L'illégitime violence, la violence et son dépassement à l'adolescence*. Ramonville Saint-Agne, Érès, pp. 95-111.
- MARTY F. (1997b). Figures sonores de la violence à l'adolescence. *Adolescence*, 15 : 103-111.
- WINNICOTT D. W. (1968). Concepts actuels du développement de l'adolescent : leurs conséquences quant à l'éducation. In : *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard, 1975, pp. 190-207.

François Marty
Université Paris-Descartes
Institut de psychologie
Centre Henri Piéron
71, av. Édouard Vaillant
92774 Boulogne-Billancourt Cedex, France
francois.marty@univ.paris5.fr